La Fabrique des traducteurs

Entretien avec Jörn Cambreleng

Géraldine Oudin et Jörn Cambreleng

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/traduire/1838>

DOI : 10.4000/traduire.1838

ISSN : 2272-9992

Éditeur

Société française des traducteurs

Édition imprimée

Date de publication : 16 décembre 2019

Pagination : 44-53

ISSN : 0395-773X

Référence électronique

Géraldine Oudin et Jörn Cambreleng, « La Fabrique des traducteurs », *Traduire* [En ligne], 241 | 2019, mis en ligne le 16 décembre 2019, consulté le 06 février 2020. URL : <http://journals.openedition.org/traduire/1838> ; DOI : 10.4000/traduire.1838

La Fabrique des traducteurs

Entretien avec Jörn Cambreleng.

Géraldine Oudin

Géraldine : Au printemps 2019, j'ai eu le plaisir de participer à l'atelier franco-japonais de la Fabrique des traducteurs, au Collège international des traducteurs littéraires, à Arles. Deux mois de réflexion intense en compagnie des cinq autres lauréats sous la houlette de merveilleux tuteurs, mais aussi deux mois de partage avec tout ce petit monde et celui, plus étendu, des nombreux résidents du CITL, venus des quatre coins du globe et travaillant, dans ce cocon privilégié au cœur de la vieille ville, sur des auteurs et des types de textes très variés, non sans s'autoriser quelques escapades (culturelles, bien entendu!).

Sur ce microcosme veille une équipe de choc pilotée par son directeur, Jörn Cambreleng.

Jörn, pourrais-tu revenir sur l'histoire de la Fabrique des traducteurs?

Jörn : Volontiers. Ce programme a été lancé en 2010. Il fêtera donc l'an prochain ses dix ans. L'idée initiale était de pallier le manque de renouvellement des traducteurs littéraires et d'édition du français dans le monde. En arrivant à la direction d'ATLAS en 2009 (ATLAS est l'association qui

administre le Collège international des traducteurs littéraires), j'avais remarqué combien la moyenne d'âge des résidents était élevée, et qu'ils étaient en grande partie des habitués. Peu de renouvellement, donc, du public que nous accueillions. Il y avait là bien sûr le reflet d'un mouvement général de recul de l'influence du français dans le monde, et aussi la conséquence de changements géopolitiques qui ont causé un déclassement social des traducteurs, notamment en Europe centrale et orientale. Le métier de traducteur littéraire y bénéficiait avant la chute du mur d'un prestige et d'un statut qu'il a complètement perdu avec le passage à l'économie de marché. Mais il n'y avait pour autant rien d'inéluctable à ce vieillissement, dans la mesure où il était possible d'agir de manière concentrée sur une petite communauté d'individus. Une génération de traducteurs expérimentés était prête à transmettre son savoir-faire, et quelques passionnés de la jeune génération prêts à se lancer dans cette voie en dépit de conditions matérielles parfois très décourageantes (être traducteur n'est pas un métier dont on peut vivre partout, loin de là).

J'ai alors proposé aux pouvoirs publics, avec qui nous avons partagé ce diagnostic, un programme qui reposerait sur trois principes: transmission par la pratique, réciprocité et mise en réseau professionnel. Nos interlocuteurs ont eu l'intelligence d'entendre que la réciprocité était un atout formidable, quand bien même la formation des traducteurs français n'était pas directement leur affaire.

Au début, nous avons été fortement soutenus par trois administrations de l'État (l'Institut français, alors nommé Cultures France, le Centre national du livre et la Délégation générale à la langue française et aux langues de France), ainsi que par nos partenaires territoriaux: région Provence-Alpes-Côte d'Azur, ville d'Arles et département des Bouches-du-Rhône. Ces soutiens se sont pour partie étiolés au fil des ans, et il a fallu trouver de nouveaux financeurs: nous ont rejoints la Sofia et l'Union européenne, à travers un soutien trisannuel dans le cadre du programme Éducation et formation tout au long de la vie, ancêtre d'Erasmus plus.

Citer ces institutions ne fait pas que répondre à la nécessité de reconnaître leur rôle. Si nous avons pu être force de proposition et développer une palette de programmes aussi

large (25 ateliers de dix semaines chacun, vers et depuis 14 langues), c'est que les attentes des uns et des autres étaient complémentaires. L'Institut français, premier contributeur, priorise des langues pour lesquelles les cessions de droits de titres français sont importantes, la Délégation générale à la langue française et aux langues de France s'est montrée à l'inverse très attachée à promouvoir la diversité linguistique, et donc à mettre au programme des langues moins diffusées, que la seule logique économique n'aurait pas pu soutenir. Un dialogue constructif a permis de poursuivre les deux objectifs.

G.: Combien de sessions sont organisées par an ?

J.: C'est un peu là que le bât blesse aujourd'hui, notamment pour la diversité. Nous ne sommes hélas plus en mesure de proposer autant de formats longs, tels que celui que tu as connu. Nous n'en organisons plus qu'un par an, alors que nous étions en capacité d'en faire trois les premières années. En revanche, nous développons avec le soutien des mêmes partenaires financiers d'autres formats d'ateliers. D'une part, des ateliers plus courts spécifiquement dédiés à la traduction des sciences humaines et sociales (voir l'article de Charlotte Matoussowsky dans ce même numéro, page 7). Ces ateliers réunissent un public de doctorants et de jeunes chercheurs, et nous nous sommes adaptés à leur disponibilité limitée par le rythme universitaire. Un atelier multilingue de traduction de la philosophie est ainsi à notre agenda pour fin octobre 2019. D'autre part, nous avons lancé cette année un nouveau format d'atelier destiné aux traducteurs en différentes langues d'un même auteur, avec, pour cette première édition, Maylis de Kerangal, ses traductrices et ses traducteurs.

G.: Concrètement parlant, comment se déroule le programme ?

J.: Un atelier long se décompose en plusieurs tutorats. C'est l'un des principes que nous avons adoptés par nécessité et qui se sont avérés intellectuellement très féconds et stimulants. Il n'était évidemment pas envisageable de mobiliser

un même tuteur pour neuf à dix semaines de travail en résidence, nous aurions eu trop de difficulté à trouver des traducteurs pour cela. En revanche, prévoir trois semaines avec chacun est plus réaliste, et la succession de trois tutorats permet aux participants d'être confrontés à différents points de vue, éventuellement contradictoires, sur leur travail. Ainsi, comme tout traducteur, ils font face à leurs responsabilités et à leurs choix, mais ce qui nous intéresse, c'est de faire le pari que ces choix seront *in fine* plus conscients qu'au début. En ouvrant l'éventail des possibles, l'idée est de permettre à chacun de gagner en confiance et de se donner les autorisations intimes nécessaires à la traduction.

Un second principe très important est celui de la réciprocité, le programme réunissant dans un même groupe des traducteurs traduisant dans un sens et dans l'autre, avec des locuteurs naturels des deux langues. Cela a plusieurs vertus : travailler avec un « dictionnaire vivant » à côté de soi, apprendre beaucoup de choses sur sa propre langue en travaillant dans le sens de traduction inverse au sens habituel, se constituer un réseau durable d'amitiés et de solidarité internationales...

Les appels à candidatures sont diffusés par ATLAS et les postes du réseau culturel à l'étranger. Six traducteurs sont sélectionnés, généralement trois dans chaque sens, puis l'atelier se déroule le plus souvent à Arles pendant dix semaines en résidence. Il nous arrive de délocaliser une partie de l'atelier dans un pays étranger, pour équilibrer les échanges. Cela demande un peu plus de moyens, car plus de voyages, mais ce peut être aussi très profitable pour les traducteurs français. Le dernier atelier de chinois, en 2018, s'est par exemple en partie déroulé à Pékin et à Nankin.

Une journée type se partage entre temps de tutorat individuel, partage d'expérience collectif, travail en binôme et travail individuel. Les tuteurs sont également deux à faire équipe, chacun d'entre eux étant traducteur confirmé vers l'une des langues de la paire. Le dispositif est complété par des rencontres avec des professionnels du livre, éditeurs, journalistes littéraires, auteurs, sous forme d'interventions d'une demi-journée consacrées à un thème ou à la rencontre d'une maison d'édition et de sa politique. Enfin, le programme se conclut par une à deux lectures et présentations publiques

des travaux réalisés, préparées avec le concours d'un metteur en scène. Le but de cette lecture est bien sûr de fédérer les énergies vers un objectif final, mais ce n'est pas tout : en faisant l'expérience de dire sa traduction en public, les traducteurs se familiarisent d'une part avec un des aspects possibles de leur métier, mais ils prennent aussi conscience, à travers la perception qu'ils ont de l'écoute des spectateurs, de ce qui fonctionne plus ou moins bien.

G.: Depuis sa création, le format a-t-il évolué ? De quelle façon ?

J.: De fait, il a très peu évolué. Chaque programme est suivi d'une évaluation fouillée, qui a permis d'ajuster au fil des ans des détails, mais la structuration fondamentale du format n'a pas bougé. La durée, les deux tutorats conjoints, les intervenants ponctuels, les rythmes de travail ont fait l'objet de commentaires si élogieux qu'il n'était pas nécessaire de s'en écarter. Et quand certains trouvaient le programme trop long, d'autres, dans le même groupe, le trouvaient trop court... Les remarques qui ont pu avoir une incidence sur le programme ? La possibilité de participer aux choix des intervenants ponctuels, en fonction des centres d'intérêt spécifiques du groupe, de veiller à laisser davantage de temps pour le travail individuel à partir de la quatrième semaine, par exemple.

G.: Comment la sélection des candidats est-elle faite ?

J.: Elle se fait sur projets personnels. La relation de chaque candidat au texte est importante, nous aimons nous assurer qu'il s'agit d'un vrai choix personnel. Les critères de sélection sont 1) la qualité de l'échantillon soumis, 2) la pertinence du projet, 3) la motivation du candidat au regard de son parcours. Il arrive que des étudiants pensent s'orienter vers la traduction littéraire par amour de la langue qu'ils étudient, mais évidemment, cela ne suffit pas, il est avant tout question de littérature. Sans le goût de la littérature, voire la passion de la littérature, il est peu probable que le candidat trouve l'endurance nécessaire pour poursuivre dans cette voie. Or, au regard de l'investissement public que représente ce programme, nous nous interrogeons bien sûr : si nous

sélectionnons tel ou tel candidat, continuera-t-il à traduire dans cinq, dix, quinze ans? C'est un critère. Le jury est le plus souvent composé des tuteurs, de nous les organisateurs et de représentants des institutions qui nous soutiennent.

G.: Est-ce un programme réservé aux «jeunes traducteurs»? Quel est le profil type des personnes sélectionnées?

J.: Parce que c'est un pari sur l'avenir, les financeurs de ce programme souhaitent que les participants n'aient pas plus de 35 ans. Pour certaines langues où les traducteurs sont très peu nombreux et où au moins dix ans d'études sont nécessaires pour maîtriser correctement la langue, cette règle souffre des exceptions.

G.: Comment choisissez-vous les combinaisons de langues à privilégier, et lesquelles aimeriez-vous proposer à l'avenir?

J.: Les combinaisons de langues sont choisies en concertation avec nos partenaires financiers. La nécessité de trouver des coproductions à l'étranger pour boucler notre budget peut jouer un rôle. Nous essayons cependant de garder une marge de liberté par rapport à ces contraintes, et de raisonner plus en termes de besoin et de désir que strictement en termes d'opportunités. À l'avenir, nous espérons parvenir à monter un atelier français-portugais qui aurait lieu au Brésil, mais les récents changements politiques y ont des conséquences qui commencent à se faire sentir, et le projet est encore fragile. Sinon, nous aimerions organiser un nouvel atelier français-italien, ce que nous n'avons pas fait depuis 2014, ainsi qu'un atelier de traduction français-anglais un peu spécifique, qui concernerait tous les traducteurs de littérature africaine d'expression française et anglaise. Il y a également des propositions à construire pour un atelier avec l'hindi, le bengali, le marathi, le malayalam, mais les traducteurs littéraires se comptent sur les doigts d'une main pour les langues de l'Inde. Cela sonne comme un argument indiscutable en faveur d'un tel atelier, mais cela fait aussi de la réalisation d'un atelier long avec 2 × 3 tuteurs une gageure.

G.: Quels sont les principaux défis rencontrés? (s'il y en a)

J.: Souvent, c'est de trouver les candidats. Plus un atelier est nécessaire, parce que le renouvellement des traducteurs n'existe pas, plus il est difficile de l'organiser. Pour certaines combinaisons linguistiques, comme avec le turc ou le serbe et le croate, nous avons presque l'impression d'arriver trop tard. Cela dit, les quelques participants à ces ateliers qui ont persévéré jouent un rôle indispensable. Et comme les traducteurs seniors qui remplissent le rôle de tuteurs ont parfaitement conscience du problème, la transmission se poursuit après l'atelier. Curieusement, le recrutement a également été difficile pour les ateliers d'arabe que nous avons organisés, ce qui en dit long sur les lacunes de l'enseignement de l'arabe en France, notoirement insuffisant.

Un autre défi est de maintenir un financement cohérent pour ce programme, car il faut sans cesse convaincre de nouvelles personnes qui reprennent les responsabilités de leurs prédécesseurs, et qui peuvent naturellement avoir envie de changer les choses en arrivant. C'est particulièrement vrai au niveau européen, où le critère d'«innovation» tourne parfois à l'obsession. La rotation des responsables y est singulièrement importante: en trois ans de projet de la Fabrique européenne des traducteurs, nous avons eu quatre interlocuteurs pour suivre notre programme. Inscrire une action de fond dans la durée avec l'Europe est un défi qui peut se révéler épuisant, car il faut se battre pour que les programmes européens soient adaptés à des acteurs culturels associatifs comme nous. Pour la période 2014-2020, la Fédération des éditeurs européens a obtenu que le programme de soutien à la traduction littéraire d'Europe créative soit réservé aux éditeurs. Les traducteurs ne sont pas organisés en groupe de pression. J'ai beau avoir de fortes convictions européennes, je suis parfois découragé. J'ai la certitude que l'Europe devrait soutenir des réseaux comme RECIT ou le CEATL, qui pourraient chacun faire énormément pour la circulation des textes et des idées en Europe avec le quart du budget d'un rond-point! Mais les processus de construction des programmes s'étirent sur des années, le nombre de réunions et de rapports, d'études et de questionnaires qui sont nécessaires pour faire remonter les besoins et les voir figurer

dans les futurs programmes est considérable, et bien souvent, après avoir enfin convaincu un responsable, il change de poste et il faut recommencer. Les carrières culturelles ne sont malheureusement pas les plus valorisantes pour des fonctionnaires européens.

G.: As-tu quelques anecdotes marquantes à raconter à nos lecteurs ?

J.: Je pourrais parler des larmes de ceux qui ne veulent plus se séparer après les dix semaines de partage. Des amitiés fortes qui sont nées. Des dialogues. Oui, c'est surtout cette force de dialogue du dispositif que je tiens à souligner à travers un exemple qui remonte à 2011. Je pense à l'atelier d'arabe qui a eu lieu un mois après les événements de la place Tahrir au Caire. Le groupe était composé d'une traductrice égyptienne qui avait participé à la révolution, d'une traductrice syrienne alaouite, qui craignait par-dessus tout une révolution syrienne qui porterait au pouvoir les intégristes religieux, d'une autre traductrice égyptienne, voilée mais politiquement modérée (elle a quitté son voile un an après la Fabrique des traducteurs), d'une traductrice française convertie à l'islam, également voilée, qui traduisait un texte ancien assez rigoriste, d'un traducteur franco-algérien porté sur la littérature contemporaine, et d'une traductrice française tout à fait libérale. Un cocktail potentiellement explosif. L'actualité en Égypte et en Syrie offrait pleinement matière à exacerber les tensions. J'ai été frappé au contraire par la qualité des échanges qui ont eu lieu, la prudence et le respect, la solidarité aussi, quand l'une des participantes, au retour du Maroc où se déroulait une partie du programme, s'est retrouvée menottée à Orly parce qu'un fonctionnaire du consulat ou de l'ambassade au Caire s'était trompé sur la date d'expiration de son visa. L'histoire s'est bien terminée, grâce à une intervention politique, mais il a fallu que le ministre de la Culture, qui était alors Frédéric Mitterrand, s'en mêle. Le symbole était fort : voir cette traductrice et son amour pour la France menottée, puis désentravée. Toutes les contradictions de notre politique étaient là...

G.: Le CITL continue à suivre les participants après leur départ d'Arles. Quel impact pensez-vous que la Fabrique a sur leur carrière ? Qu'observez-vous ?

J.: L'un des groupes a en quelque sorte écrit une histoire exemplaire. Six traductrices d'un groupe français-italien ont constitué un collectif nommé Meridiem, pour offrir aux maisons d'édition des traductions et autres services (révision, etc.). Cette aventure collective qui est un prolongement de la Fabrique des traducteurs a connu une belle fortune.

D'une manière plus globale, nous avons établi un suivi des anciens participants. Il se trouve que cinq ans après leur atelier, 80 % d'entre eux ont traduit soit leur projet initial, soit un autre projet, qu'ils soient venus à Arles avec ou sans contrat (seule une minorité des participants sélectionnés disposent d'un contrat d'édition lorsqu'ils s'inscrivent : la plupart des projets naissent à la suite du programme). C'est un indéniable succès, compte tenu du fait que certains projets n'étaient pas tout à fait calibrés pour l'édition. Les éditeurs, qui peinaient il y a quelques années à se libérer pour venir passer une demi-journée à Arles, trouvent aujourd'hui plus facilement le temps de faire le voyage, car la réputation du programme s'est installée, et ils ont compris tout l'intérêt qu'il pouvait y avoir pour eux à y participer.

L'objectif initial de la Fabrique des traducteurs, qui est de contribuer au renouvellement et à la professionnalisation du vivier de traducteurs du français dans le monde, lesquels sont un relais essentiel pour la diffusion de notre création littéraire et intellectuelle, est en bonne partie atteint. Le bilan est très positif. Nous le mesurons à la fréquentation du CITL, notre lieu de résidence, qui est largement transformée. Parmi les nouveaux résidents figurent en bonne place les anciens participants et tuteurs de ces ateliers. En tout, 144 traducteurs ont été accueillis dans le cadre de 25 ateliers, sans compter une centaine de tuteurs (certains sont revenus plusieurs fois).

Parallèlement aux traducteurs étrangers, ces ateliers ont beaucoup bénéficié aux traducteurs français de diverses langues, surtout celles pour lesquelles il n'y a pas de formation professionnelle de traducteur littéraire à l'université (en somme, pour les langues autres que l'anglais et l'allemand).

De nombreux tuteurs ont rapporté qu'ils avaient énormément appris, qu'ils auraient rêvé de bénéficier d'une telle formation étant plus jeunes, qu'ils auraient gagné beaucoup de temps. Nombreux sont ceux qui conservent des relations étroites avec les participants, proposent leurs noms pour des contrats. Les «Fabricants» ou «Fabriqués», c'est selon (chaque groupe s'est amusé à s'autodésigner ainsi), se disent satisfaits à 99 % (score de république bananière que l'on a peine à mettre en avant).

Il est aujourd'hui primordial que le soutien important accordé par l'Institut français ne fléchisse pas, de même que celui de nos autres financeurs et que nous parvenions à fédérer de nouveaux partenaires autour de cette initiative. Les traducteurs qui ont vécu cette expérience en ressortent non seulement plus compétents, mais souvent plus enclins à travailler avec d'autres, à faire connaître leur travail, à prendre des initiatives... Ils sont les traducteurs littéraires de demain, car ils sont aussi mieux armés pour décrire ce qu'est leur activité, et il faudra beaucoup convaincre dans les années à venir, à l'heure de la transformation de nos métiers sous l'effet des progrès de la traduction automatique.

info@zentranslations.com

Géraldine Oudin traduit principalement pour l'édition du japonais et de l'anglais vers le français, en fiction (une vingtaine de séries de mangas et romans graphiques) comme en non-fiction (une quarantaine de titres, avec une prédilection pour les catalogues d'exposition, les loisirs créatifs et la botanique). Elle a participé à l'atelier franco-japonais de la Fabrique en 2013.